

En appendice, le lecteur trouvera une chronologie des faits marquants pour la période 1999-2010. Sans véritablement apporter un regard nouveau sur les développements survenus à Macao depuis la rétrocession, ce volume collectif n'en demeure pas moins une référence utile pour les étudiants et chercheurs qui s'intéressent au Macao contemporain.

Émilie Tran (Hong Kong Baptist University)

Lucien Bianco, *La récidive. Révolution russe, révolution chinoise*, Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2014. 517 pages

Lucien Bianco signe, avec *La récidive*, un essai magistral d'histoire comparée consacré aux régimes issus des révolutions russe et chinoise. L'exercice n'avait encore jamais été tenté par un seul et même auteur, le résultat est impressionnant.

Historien de la Chine contemporaine, Lucien Bianco réussit en effet le tour de force de proposer une interprétation d'ensemble, en même temps qu'une somme dense et érudite, qui témoigne d'une remarquable maîtrise de l'historiographie de l'Union soviétique (dont il n'est pas spécialiste !), et ce jusque dans ses développements les plus récents. Ce dernier point mérite d'être mentionné tant la recherche historique sur cette dernière, et notamment sur la période stalinienne, s'est renouvelée ces vingt dernières années suite à l'ouverture des archives.

La thèse centrale développée par l'auteur est contenue dans le titre même de l'ouvrage, *La récidive* : le régime instauré à Pékin en 1949 reproduit, souvent en pire, les erreurs du modèle dont il s'inspire, non le modèle soviétique en général, comme on l'écrit souvent, mais le modèle stalinien de la décennie décisive des années 1930. Sans renoncer à la thèse des causes endogènes de la révolution et de sa dimension nationaliste (*Les origines de la révolution chinoise, 1911-1949*, Paris : Gallimard, 1967, et la postface de la 4^e édition de 2007), Lucien Bianco démontre l'étroite parenté entre le régime dominé par Mao jusqu'à sa mort en 1976 et celui dominé par Staline entre 1929 et 1953. Cette parenté tient en premier lieu à la matrice léninienne commune à partir de laquelle l'un et l'autre ont été forgés, mais aussi au fait que Mao a copié son maître beaucoup plus qu'on ne l'a dit, y compris lorsqu'il a prétendu s'affranchir du modèle. Après le mythe de la « révolution paysanne », Lucien Bianco démonte donc ici celui de l'originalité de la « voie chinoise ».

La thèse de la « récidive » est étayée par une comparaison terme à terme, menée d'un bout à l'autre de l'ouvrage organisé en neuf chapitres : Retard, Rattrapage, Politique, Paysans, Famines, Bureaucratie, Culture, Camps,

« Monstres ». Si l'auteur privilégie inévitablement certains thèmes par rapport à d'autres (la vie urbaine et ses travailleurs par exemple), l'ampleur de la comparaison n'en reste pas moins inédite.

Après un chapitre introductif consacré aux retards accusés de longue date par la Russie et la Chine par rapport à l'Europe, l'auteur dresse dans le second chapitre un bilan comparé des politiques économiques engagées après 1917 et après 1949 pour rattraper ces retards. L'analyse se concentre surtout sur l'industrialisation. L'auteur ne s'attarde pas sur les phases initiales des deux régimes mais souligne que si la Chine est en 1949 plus pauvre que la Russie en 1917, la tâche préalable de la reconstruction s'avère plus facile et rapide qu'en Russie, où la guerre civile est postérieure à la prise du pouvoir. L'industrialisation y est engagée en 1929 lorsque Staline interrompt la NEP et impose le Grand Tournant qui combine industrialisation à marche forcée et collectivisation. C'est ce « stalinisme révolutionnaire » que la Chine copie à partir de 1953, sans tenir compte de ses coûts et de ses erreurs, ni des correctifs apportés par Staline à partir de 1934, ni même de sa propre situation démographique et économique. Au lendemain du premier plan quinquennal, c'est en l'occurrence cette stratégie qui inspire le Grand Bond en avant (1958-1962), « désastreuse réplique des errements du premier plan soviétique » (p. 60). Après le Grand Bond et la famine, poursuit Lucien Bianco, « chez Mao, la nécessité de rattraper le retard entre en contradiction (et en conflit) avec l'idéal d'égalité sociale » (p. 61). Au total, les résultats en matière économique sont plus nets en Union soviétique qu'en Chine, dont le retard s'aggrave durant toute la période maoïste. La Chine fait un peu mieux que la première dans les seuls domaines de la santé et de l'éducation.

Dans le troisième chapitre, l'auteur poursuit la comparaison dans le domaine politique. Si les années 1917-1928 n'ont pas d'équivalent en Chine où Mao détient d'emblée tout le pouvoir (« Mao est à la fois le Lénine et le Staline du communisme chinois », p. 85), l'auteur met en évidence les similarités entre les deux régimes, leur fonctionnement et leurs méthodes. Des quotas de production à atteindre ou d'ennemis à débusquer aux attaques contre les cadres et campagnes politiques, tout se ressemble, y compris les mouvements de masse, avance Lucien Bianco (p. 103). Jusqu'à la fin des années 1950, l'originalité de Mao se résume à des « choix de bon sens » inhérents à la nécessité d'adapter le marxisme aux conditions nationales (p. 106-107). Mao ne s'écarte de son modèle qu'à partir de 1957, lorsqu'il commence à s'inquiéter de la menace potentielle que représente la « nouvelle classe ». C'est à cette « nouvelle classe » et ses privilèges, dont l'auteur souligne qu'ils sont plus limités en Chine qu'en Union soviétique, qu'est consacré le sixième chapitre. Dans la deuxième moitié des années 1930, Staline lui accorde en effet des privilèges croissants en échange de sa loyauté et de son conformisme. Au contraire, Mao tolère

de moins en moins cette « nouvelle bourgeoisie » en formation. Est-ce parce qu'elle menace ses rêves égalitaires et annonce une possible dégénérescence de la révolution qu'il décide d'étendre la lutte des classes au sein du Parti en lançant la Révolution culturelle, comme le suggère l'auteur ? Toujours est-il que Mao s'en prend alors à tous ceux de ses lieutenants qui, ayant tiré les leçons de l'échec du Grand Bond, entendent donner la priorité au développement, à commencer par le président de la république, Liu Shaoqi.

Suivent deux remarquables chapitres consacrés aux paysans et aux famines dont ils furent les principales victimes. L'auteur montre que la proximité plus grande entre les communistes chinois et le monde rural n'y a rien changé : les paysans ont été aussi mal traités en Chine qu'en Union soviétique. Pourquoi ? Parce que la Chine ne fait qu'appliquer, en reproduisant les mêmes excès, la stratégie de développement mise en œuvre par Staline à la fin des années 1920, laquelle repose sur une exploitation outrancière de la paysannerie, la production agricole devant à la fois nourrir les villes et financer l'industrialisation. La collectivisation, considérée comme le moyen le plus sûr de prélever le « tribut » (Staline) sur la paysannerie, est engagée à cette fin en 1928, de même que la dékoulakisation censée la faciliter. L'auteur décrit très bien les violences et répressions qui en ont résulté, le sort réservé aux koulaks expropriés en particulier. Il met par ailleurs en évidence les contrastes entre cette première collectivisation et la collectivisation chinoise engagée à partir de 1953 (dont Mao accélère le rythme à l'été 1955), en montrant que cette dernière fut plus rapide et moins brutale, et qu'elle suscita moins d'opposition. Ce que l'auteur ne souligne peut-être pas assez en revanche, c'est que l'équivalent chinois de la dékoulakisation a eu lieu avant la collectivisation, pendant la réforme agraire. L'auteur évoque certes cette dernière, dont il rappelle à juste titre qu'elle fut déclenchée et orchestrée par le Parti communiste, à la différence de ce qui s'est passé en 1917-18 en Russie où les paysans se sont emparés eux-mêmes des terres (p. 161-162) ; mais il n'insiste pas suffisamment sur la répression des propriétaires fonciers, paysans riches, ou considérés comme tels, qui l'a accompagnée, évoquée seulement dans le chapitre consacré aux camps (p. 351). Le nombre de personnes exécutées ou envoyées en prison ou dans les camps dépasse très certainement les 2 millions. Selon Alain Roux, le chiffre de 5 millions ne peut être écarté (*Le singe et le tigre. Mao, un destin chinois*, Paris : Larousse, p. 547 et p. 1020, n. 208).

La collectivisation (qui prend en Chine la forme d'une communisation à partir de 1958) fut dans tous les cas le prélude aux deux plus grandes famines du xx^e siècle. Ces famines furent d'autant plus meurtrières (6 à 7 millions de victimes en Union soviétique entre 1931 et 1933, 20 à 40 millions en Chine entre 1958 et 1962) qu'elles ont frappé deux pays peu développés et donc vulnérables, notamment la Chine dont la transition démographique était

peu avancée. L'auteur met l'accent sur les réalités humaines de ces famines et relève maintes similitudes dans leur gestion (mensonge, répression, blocus), dans les stratégies de survie des victimes, et dans leurs conséquences (déshumanisation, nécrophagie, etc.). Comme il le souligne, si la nature et le fonctionnement des deux régimes ont beaucoup compté dans les processus ayant directement conduit à ces catastrophes (réquisitions excessives, surenchère statistique, zèle bureaucratique, répression), la responsabilité de Staline et de Mao n'en demeure pas moins écrasante. Mao n'a certes pas exploité la famine comme Staline l'a sans doute fait en Ukraine (encore que ce point fasse débat), mais il n'est pas moins le seul responsable de la relance meurtrière du Grand Bond au lendemain de l'affaire Peng Dehuai (Lushan, été 1959), alors même qu'il avait déjà pu prendre la mesure de la gravité de la situation, ce qui l'avait d'ailleurs décidé à initier une pause dès l'hiver 1958-1959. Dans la mesure où Mao savait parfaitement que relancer le Grand Bond aboutirait à coup sûr à une aggravation de la catastrophe, peut-on – doit-on – établir une distinction entre les deux dictateurs, comme le fait l'auteur, qui ne décèle chez Mao « aucune intentionnalité » (p. 234) ? L'indifférence de Mao aux conséquences meurtrières de sa décision est-elle moins grave (et condamnable) que le calcul de Staline ?

Le septième chapitre porte sur les rapports entre politique et culture, que l'auteur examine surtout dans le champ littéraire, en comparant les politiques en vigueur sous Staline et Mao, et leurs impacts. L'auteur n'évoque que brièvement la période initiale (1917-29) pour la simple et bonne raison que cette période de relatif foisonnement n'a pas d'équivalent dans la Chine de Mao, d'emblée stalinisée. Comme il l'indique, si le contrôle sévit avec la même vigueur à Moscou qu'à Pékin, c'est en Chine, pendant la Révolution culturelle, que l'étouffement de la création atteindra un degré inégalé sous Staline. Après avoir mis en évidence les ressemblances en termes d'organisation, de contrôle et de répression (censure, critiques, campagnes), l'auteur compare les écrivains et dirigeants littéraires soviétiques à leurs homologues chinois, en établissant des rapprochements ou des parallèles comme par exemple entre Mikhaïl Choukhov et Guo Moruo. Il souligne, chemin faisant, les différences entre les réponses que les politiques oppressives ont suscitées chez les uns et les autres (suivisme conformiste, carriérisme cynique, adhésion sincère, etc.), et conclut à une soumission plus majoritaire du côté chinois. Cette conclusion, que l'auteur étend implicitement à l'ensemble du monde intellectuel, paraît quelque peu excessive. Par ailleurs, la démonstration, si riche et informée soit-elle, n'est pas entièrement convaincante, l'auteur ne faisant pas toujours suffisamment la part entre les écrivains, leurs fonctions, leurs attitudes d'une part, et les œuvres d'autre part, qu'il tend parfois à évaluer à l'aune du positionnement de leur auteur par rapport au régime.

Le huitième chapitre, consacré aux camps, constitue une étude comparée exemplaire de l'enfermement sous Staline et Mao. Les deux archipels ont enfermé un nombre comparable de détenus. Toutefois, la proportion de Soviétiques qui sont passés par le Goulag est supérieure à celle de Chinois passés par le *laogai*. L'archipel soviétique est en outre beaucoup plus étendu que son équivalent chinois, dont la population a été plus stable et le nombre annuel d'entrants et de sortants plus modeste. Le profil social des détenus diffère également : la proportion de paysans, d'étrangers et sans doute de femmes (« épouses d'ennemis du peuple ») est plus importante dans l'archipel soviétique que chinois, où les citadins sont au contraire plus nombreux que les ruraux. Autre différence : l'archipel chinois comporte toutes sortes d'« enfermements périphériques » dont le *laojia*, qui ne nécessite aucune procédure judiciaire. La réforme de la pensée enfin, existait bel et bien à l'origine au Goulag mais sera ensuite abandonnée, alors qu'elle persistera en Chine. Comme le démontre toutefois l'auteur, les similitudes l'emportent sur les différences : le travail harassant, la faim, les conditions d'hygiène désastreuses, la cruauté des gardes corrompus, la déshumanisation, constituent les aspects centraux de toute expérience des camps durant les périodes stalinienne et maoïste. Si « l'univers clos, étanche où il faut “mourir, ou survivre en renonçant à soi” [Simon Leys], n'a jamais été si bien réalisé qu'au *laogai* de 1952-1959 » (p. 400), conclut l'auteur, ce dernier ne fut pas pire que le Goulag, et l'inverse n'est pas vrai non plus.

Dans le dernier chapitre, l'auteur s'attèle à ce qu'il nomme lui-même l'« impossible comparaison » afin de déterminer lequel des deux « monstres » fut le pire et entreprend une comparaison entre Staline et Mao, dont il ressort que le premier fut plus cruel et plus assidu, le second plus incompetent. Ce contraste est illustré par une comparaison entre la Grande Terreur et la Révolution culturelle. Lucien Bianco défend que Mao a déclenché la seconde parce qu'il « croyait la révolution menacée » (p. 453) ; le chaos qui en résulta devint très vite difficilement maîtrisable, et la Révolution culturelle fut un échec. La Grande Terreur fut à l'inverse plus contrôlée, et répondait en outre à un tout autre objectif puisqu'elle visait à « liquider » tous ceux dont Staline se méfiait ; l'objectif fixé fut atteint (un Soviétique sur cent fut abattu d'une balle dans la tête entre août 1937 et novembre 1938). La comparaison s'avère donc, au final, plus favorable au « récidiviste » qu'au maître. Cette évaluation (que l'auteur ne manque pas de nuancer tout au long de sa démonstration en soulignant notamment les contradictions de Mao) repose sur une analyse qui privilégie les motivations et les méthodes des deux dictateurs. De ce point de vue, le contraste entre la cruauté « vigilante » de Staline et celle, « moins tatillonne » (p. 451), de Mao ne fait aucun doute. De même, le côté pragmatique de Staline contraste indéniablement avec l'entêtement idéologique de Mao

(encore que l'auteur accorde peut-être à l'idéologie un poids excessif dans les motivations et les choix de ce dernier). Toutefois, comme nous l'avons déjà noté à propos du Grand Bond, le *distinguo* établi par l'auteur entre les crimes dont l'un et l'autre se sont rendus coupables ne paraît pas tenable : l'indifférence de Mao aux conséquences de ses actes n'enlève rien à leurs caractères criminels.

Nous ne pouvons que saluer cette imposante étude qui apporte une dimension comparative inédite et dont l'ampleur et la rigueur permettent à Lucien Bianco d'enrichir et de corriger notre compréhension du phénomène communiste au xx^e siècle. La structure de l'ouvrage témoigne de la volonté de l'auteur de rendre compte des dynamiques globales et de leurs causes économiques, démographiques, politiques, sociales. La dimension politique occupe une place centrale dans l'ouvrage. Toutefois, c'est surtout l'histoire politique au sommet qui est privilégiée ; la dimension sociale du politique n'est certes pas absente, mais l'auteur s'attarde au final assez peu sur les mécanismes et niveaux d'adhésion aux régimes et à leurs politiques, de même que sur les réactions que ces dernières ont suscitées, qu'il interprète peut-être parfois selon des schémas trop binaires ou réducteurs. Par ailleurs, si l'on ne peut lui reprocher de mettre l'accent, sur le versant chinois, sur les années durant lesquelles l'influence du « premier stalinisme » fut sans doute la plus forte, on peut regretter qu'il n'ait pas réservé davantage de place aux premières années du régime qui furent tout à la fois celles de la « terreur fondatrice » (Jean-Luc Domenach), de la Nouvelle démocratie (qui ne fut pas seulement du discours et de la propagande) et de campagnes politiques décisives pour la suite (réforme agraire puis début de la collectivisation, *sanfan*, réforme de la pensée, etc.). De même, on peut regretter que la Révolution culturelle soit uniquement traitée dans le cadre du chapitre consacré à Staline et Mao. Au fond, les choix et perspectives de l'auteur le conduisent peut-être parfois à privilégier les similitudes au détriment des différences, à commencer par les façons dont, de la réforme agraire à la Révolution culturelle, la société fut impliquée dans les bouleversements initiés par le Parti, et leurs impacts ; autant d'aspects qui font l'objet, depuis quelques années, d'enquêtes historiques novatrices, fondées sur des sources accessibles depuis peu, privilégiant l'angle local et des démarches de type micro-analytique.

Ces remarques n'enlèvent rien à la qualité de ce grand livre. Elles témoignent avant tout de sa richesse et ne font que refléter les réflexions suscitées par les hypothèses et les perspectives défendues par l'auteur. *La récidive* constitue à n'en pas douter un socle solide pour tous ceux qui voudront poursuivre ce travail comparatif à la fois dense et synthétique, fût-ce à des échelles plus réduites.

Christine Vidal (Université de Lille)